

LES MILLE-VIES

Du même auteur

Les Traces

roman

Grasset, 2004

et Le Livre de poche, n° 30655

Une seconde de plus

nouvelles

Grasset, 2006

DELPHINE COULIN

LES MILLE-VIES

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-098261-0

© Éditions du Seuil, août 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Muche :

Merci d'être arrivée sept ans avant moi, de m'avoir fait entrer dans le cercle du cinéma, de lire mes livres alors qu'ils ne sont encore que des brouillons, d'écrire des scénarios sans savoir s'ils deviendront nos films, d'être celle que tu es et d'échapper à celle que tu n'es pas, de participer à toutes mes histoires et, avant tout, à celle qui est « pleine de bruit et de fureur ».

Toutes les vies de Dorine M.

J'ouvre les yeux. Le reflet des voitures qui passent dans la rue s'agite, vibrant, dans l'interstice entre les rideaux sombres et le plafond. Il est sept heures. Je sors des draps tièdes, mets mon peignoir en éponge et file, pieds nus, vers la salle de bains.

Les images brouillonnes, tourbillonnantes de mes rêves se défont à mesure que ma peau se réveille sous l'air frais du matin. J'aime ce moment où on ne sait pas si on est déjà réveillé ou si on rêve encore. Je passe ma main sur ma peau encore endormie, sensation d'oreiller froissé.

Porte-serviettes chaud, parure propre dans le placard, odeur de lessive, blancheur. Les deux miroirs se font face, je m'interpose entre eux et deviens immédiatement plurielle. La lumière qui éclaire mon visage est douce, blonde. Je me regarde à peine. Enfant on me

disait de ne pas me fixer trop longtemps dans la glace, que je risquais d'y voir le diable ; alors je restais là, à attendre, inquiète, mais curieuse. Plus tard, après avoir compris que je n'y verrais jamais que moi-même, j'avais aimé m'y étudier – et puis, depuis six ou sept ans, je m'évitais. Je ne me regardais plus que pour essayer de me transformer –, par professionnalisme, ou par orgueil.

L'eau de la douche descend le long de mon corps et chasse par le siphon les dernières impressions de la nuit passée. Il faut que je me remette au sport, dès la semaine prochaine je recommence à courir. Une bulle de savon se forme au creux de mon épaule. Je la fais glisser le long de mon bras en faisant très attention de ne pas la faire éclater, jusqu'à ce qu'elle arrive sur le dos de ma main. À peine le temps de l'amener à hauteur de mon visage qu'elle a déjà disparu.

La réalité refait surface. Je pense à la journée qui m'attend.

Six semaines que je suis dans la peau d'Emma. Je m'y suis peu à peu habituée, au point d'avoir même une certaine affection pour elle, à présent. Pourtant j'ai failli refuser le rôle. En particulier pour ne pas avoir à jouer la scène qu'on va tourner aujourd'hui.

Cet après-midi, très exactement.

Quand j'ai lu le scénario j'ai franchement hésité. Je ne voulais pas prendre le risque de devenir cette femme pendant deux mois. Me plonger dans son univers. Lui prêter mes traits, et m'identifier à elle au point que d'autres nous confondraient. Être marquée, d'une manière ou d'une autre, par Emma.

Certains personnages ont ce pouvoir. Ils agissent sur nos vies.

L'un d'eux m'a fait découvrir ma féminité, l'autre un trait d'esprit ou une face cachée de mon caractère. Ma vie a pris un tour différent à chaque grand rôle. Je n'aurais pas été la même sans Séverine, Lisa, Célestine, Maria...

Je dois vivre avec ces personnages des mois durant ; certains ne m'ont jamais quittée.

Les films laissent des traces.

Maria, dans *Paysage d'un cerveau*. Un rôle de folle. Un dépérissement. Et pourtant, là, j'avais su dès le scénario que je pourrais jouer à être cette fille. Maria (*chignon défait, jupe trapèze, bottes en cuir souple*) était folle, mais sans doute moins dangereuse qu'Emma. Et puis je savais comme tout le monde ce que c'est de rester seule dans un appartement vide et de ne parler à personne pendant plusieurs jours, quand notre voix nous paraît soudainement étrangère et que notre ton

est faux, alors j'avais su dire sans trop d'effort, et avec la pointe de menace qui convenait : *Venez donc dîner à la maison, ce soir*, tandis que la viande pourrissait, les pommes de terre germaient, et qu'une odeur de renfermé était censée tout imprégner, à mesure que le malaise grandissait... Pour la première fois un réalisateur laissait supposer qu'il ne me voyait pas aussi lisse et parfaite que je le paraissais. Il avait même craint que je ne touche de trop près la folie, il l'avait dit dans une interview. Ma peur feinte avait gagné, jusqu'à devenir contagieuse et provoquer une *vraie* peur en lui... L'écarquillement voulu de mon œil avait entraîné une légère dilatation, spontanée cette fois, de sa pupille.

Magie, dès que la fiction s'empare du réel. Magie et peur mêlées.

Le lait de douche a un parfum d'amande. Tout en me savonnant sous l'eau tiède, je me dis que si je n'avais pas accepté certains rôles, ma vie tout entière aurait été différente. Si je n'avais pas été Maria, la jeune fille au visage pur et aux mains meurtrières, j'aurais probablement continué à jouer des ingénues plus longtemps, et cela n'aurait pas seulement affecté ma carrière, mais ma vie tout entière... J'aurais pu être lisse jusqu'à la fin des temps, confinée dans ce type de rôles.

J'aurais continué à faire des films pour avoir un métier, sans même le choisir vraiment.

Je me serais dit que la vie d'actrice n'est pas toujours aussi romanesque qu'on croit.

Je me serais peut-être effacée, à force de jouer ces rôles-là. Ma fadeur aurait été stigmatisée, le public en aurait eu assez de cette jeune femme trop simple, les réalisateurs se seraient fatigués de ce visage trop parfait, ils se seraient passé le mot, j'aurais été obligée d'arrêter ma carrière avant même de l'avoir vraiment commencée.

J'étais devenue actrice par hasard, j'aurais cessé de l'être par choix.

J'aurais coulé des jours calmes et pareils les uns aux autres, entourée de mes enfants, j'en aurais eu quatre ou cinq, et j'aurais rêvé dans ma cuisine aux mille vies que j'aurais pu avoir, comme dans un roman de Régis Jauffret. J'aurais joué, en somme, mais en silence.

Bien des jolies filles devenaient des mères au foyer parfaites.

J'essuie du revers de la main quelques gouttes écrasées sur le rebord du lavabo.

Et je n'aurais pas été dérangée plus que cela, puisque je n'aurais pas su ce que je ratais. De toute façon je n'ai jamais vraiment voulu faire ce métier. Jamais rien eu contre non plus. Un jour, petite, j'étais allée au théâtre et j'avais surtout été fascinée par la souffleuse, que je voyais de mon siège, très mal situé : j'avais passé la

représentation à épier cette femme vieillie chuchotant des mots qui virevoltaient au-dessus de la scène avant d'entrer dans les crânes des acteurs par le labyrinthe de leurs oreilles, et d'y trouver ton et rythme, puis de ressortir par leurs bouches. Les voix qui murmurent semblent être plus sorcières que les autres; celle-là avait le pouvoir de faire parler les hommes, de suppléer à leur mémoire défaillante.

Dès l'enfance ma vie avait oscillé entre réalité et fiction. J'aimais déjà inventer des histoires en chuchotant, à genoux sur le tapis de ma chambre, ou jouer avec mes sœurs devant des spectateurs assis sur le canapé du salon – nos parents, bon public.

Je souris malgré moi, seule dans la salle de bains aux miroirs réfléchis.

Je remets le peignoir, me sèche à l'aide de la serviette douce, épaisse, puis je me brosse les cheveux. Blonds, naturellement. Ils ont eu toutes les nuances, au fil des années et des rôles: châtain, auburn, blond miel, blond doré, platine mensonger, beige cendré, chocolat, et même roux. Près de mon oreille la brosse crisse à travers les mèches, et picote les racines au sommet de mon crâne.

Des cheveux restent sur la brosse. L'automne.

LES MILLE-VIES

Le tournage s'est bien passé jusqu'à présent. Pourtant je ne peux me défaire d'une appréhension diffuse. Je voudrais que cette journée soit finie. Être déjà ce soir. Que le temps s'accélère.

Ou alors, le fait de collectionner des rôles simples de jeune femme bien sous tous rapports, parce qu'ils ne m'auraient pas permis les exutoires dont j'avais besoin, m'aurait poussée, au contraire, à la folie dans ma vraie vie. J'aurais eu dans le crâne des idées brûlantes, des images insensées auraient bousculé mon cerveau malade. J'aurais peut-être tué un Pablo, mais cette fois pour de vrai. J'aurais vécu dans un monde impossible, où des projections effrayantes m'auraient entourée à chaque seconde sans que je sache si elles étaient réelles ou inventées. J'aurais douté à chaque instant de ce que je voyais. Des idées auraient fui via les fêlures de mon crâne et contaminé ma réalité tout entière. Les mots seraient sortis de ma bouche en malédictions ou en perles.

Je n'aurais plus su qui j'étais.

Je me serais perdue.

La buée recouvre la glace. Je l'efface de la tranche de ma main et j'y fais naître mon visage, non maquillé, entouré de larges mèches claires. Je tire un peu sur mes paupières, comme si j'avais le pouvoir d'en effacer

les rides au coin des yeux. Défatigant éclair, sérum anti-âge, crème désaltérante, baume spécial cou, eau dynamisante, gel contour des hanches. Vite, un fond de teint matifiant et un peu de mascara, on me les enlèvera dans une heure mais je ne peux pas sortir sans rien sur le visage.

Et si *Les Petites Heures du jour* s'était finalement fait, si j'étais finalement allée sur cette île écossaise, en 1968? Si j'étais devenue, pour toujours, une blonde hitchcockienne?

Quelle femme serais-je devenue si j'avais joué à être Rosalie, si j'avais été Adèle H., ou Camille, dans *Le Mépris*?

Aurais-je été autre si j'avais, un jour, interprété le rôle d'une femme prénommée Carmen? Germaine? Aurais-je eu le même succès si je ne m'étais pas appelée Dorine dans la vraie vie?

À chaque seconde nous avons des dizaines de vies possibles.

Au moment d'accepter le rôle d'Emma j'avais hésité. La main sur le téléphone.

Alors j'avais retrouvé l'impression qu'on ressent enfant, au moment de se jeter dans la rivière, sous les encouragements d'une sœur, d'un père: une envie irrésistible de nager dans l'eau bleu sombre, mêlée à une

peur panique d'être prise dans les algues et les herbes et de couler sans rien pouvoir y faire.

J'avais fini par plonger. L'eau était terriblement attirante.

J'ouvre le rideau de la chambre qui donne sur la rue Palatine et, plus loin, sur la place. La vitre me sépare du froid.

Intérieur/Extérieur, jour.

La ville est encore calme, et éclairée seulement par les réverbères orange des rues. Quelques silhouettes pressées filent sur les trottoirs rincés de frais. Les serveurs du café d'en face commencent à s'agiter en devanture comme des insectes prisonniers d'un verre. L'homme aux cartons sort de sa cabane, et s'entortille dans une couverture grise.

« Il y a beaucoup de choses, place Saint-Sulpice, par exemple : une mairie, un hôtel des finances, un commissariat de police, trois cafés dont un qui fait tabac... »

L'église et les pigeons sont toujours les mêmes, les bus ont gardé les numéros d'alors. Cela, d'une certaine manière, abolit la distance entre hier et aujourd'hui, anéantit le temps.

Mais il y a moins d'éditeurs dans le quartier, et plus de boutiques de luxe qu'il y a trente ans. Symptomatique. Le rêve a changé de mains.

J'attrape les journaux près de la porte d'entrée et les regarde en commençant mon petit déjeuner, tandis que le café passe. Mon ventre gargouille, je pose la main sur mon estomac pour lui dire de se calmer, d'être sage. J'ai faim. Je grappille quelques miettes de brioche en commençant à parcourir les grands titres du jour. J'aime lire les actualités sur la grande table en bois de la cuisine. Mon esprit vagabonde d'une page à l'autre, d'une information sérieuse à une publicité illusoire, ou l'inverse.

Bush lui-même admet qu'il y a des similitudes entre l'Irak et le Vietnam. Boucherie. Le monde et la guerre surgissent dans mon salon, et cela me semble invraisemblable, aussi obscur et insaisissable qu'un fantôme ou un rôle. Virtualisation du réel, instabilité d'un monde pris dans un écheveau d'images, dont la réalité est elle-même mise en doute à chaque instant. Les images mentent peut-être autant qu'elles disent la vérité. Impossible d'y croire. Impossible de se dire que cet homme est vraiment en train de voir son fils se faire abattre à quelques mètres de lui. On ne croit plus au pouvoir des images, à mesure qu'elles se multiplient.

Café, fort, tranche de brioche, que je ferais mieux d'éviter mais que je m'autorise aujourd'hui, exceptionnellement, confiture allégée, bio, et pamplemousse rosé.

Pourtant je ne peux pas m'empêcher d'acheter des magazines. Sur ma table basse s'accroissent des jour-

naux datant de la semaine passée, ou de la précédente. Des jours zappés, sur lesquels je reviendrai. J'ai un peu de retard dans mes lectures, comme toujours pendant les périodes de tournage.

Je n'arrive pas à me concentrer, ce matin. Ma pensée divague. Je suis fatiguée par ce film, il faut que je fasse attention. Je reprends un café, avec un peu de sucre. Je le finis en traversant l'appartement.

Je cogne les cintres les uns contre les autres en cherchant ce que je vais mettre aujourd'hui. Des dizaines de robes et de tailleurs, de chemisiers et de pantalons, méticuleusement rangés, tenue par tenue, tels des gens cachés dans le placard, des femmes serrées les unes contre les autres, droites, attendent d'entrer en scène, de sortir à la vie. Des costumes de film, aussi, que je demande souvent à garder, même si j'ai du mal à les revêtir ensuite, de même que je n'aime pas tourner avec mes vêtements personnels sous peine de ne plus pouvoir me résoudre à les mettre, après.

Comme si cela ne devait pas communiquer.

Un cintre ripe, me fait grincer des dents, un bruit de freins y fait écho dans la rue. Je me retourne vers la fenêtre, et vois, en bas, un peu d'animation autour d'une voiture qui vient de frôler l'accident.

LES MILLE-VIES

Une adolescente a failli se faire renverser, mais elle ne paraît pas y prêter attention. Elle dépasse la voiture, casque sur les oreilles, tête en l'air, et regarde les appartements éclairés dans le petit matin, l'air heureux, grâce à ce qu'elle se projette de faire ce jour-là, ou peut-être à ce qu'elle vient de vivre la nuit dernière, sourire aux lèvres. La désinvolture incarnée. Elle a quinze ans peut-être.

Un jour, j'ai eu cette insouciance-là. Où est celle que j'étais à quinze ans ?

Deux voitures de police passent, tous gyrophares dehors. Sirènes.

La fille a traversé le carrefour, je ne la vois plus.

Je choisis une robe simple, en soie sauvage, aux manches longues jusqu'au bout des doigts. D'un bleu très foncé.

Le tissu glisse sur ma peau comme un liquide.

Tout le monde joue

Je sors de mon immeuble, m'arrête un instant dans la lumière du matin. L'air est transparent, le ciel bleu glacé. J'ai refusé qu'on vienne me chercher ; je préfère y aller seule, à pied. Je m'éloigne à pas pressés, par les petites rues près du Luxembourg. Le jardin ne va pas tarder à ouvrir. Il est huit heures et demie.

Des enfants qui vont à l'école rue d'Assas passent dans des échos de cours de récréation ; le portail les avale, se referme ; à nouveau, le grand calme.

Je marche vite, et c'est Carole qui virevolte dans les rues de Toulon et se retourne en souriant à l'adresse des peintres en bâtiment qui la soulèvent, aérienne, je marche et c'est Éva qui file, les yeux à terre, vers le square Albin-Cachot où elle va exaucer les désirs des clients de Madame Rosie, et c'est Martine qui se fraye un chemin dans la plantation de thé qu'elle va tenter coûte que coûte de conserver, je marche et je suis une

femme brûlée par sa passion du jeu, hantant le casino de Nice, je suis une jolie vagabonde qui se venge des humiliations subies par sa mère en séduisant tous les notables du village, je suis une bourgeoise qui déambule sur un parking en attendant que son mari veuille bien revenir, je suis une femme qui erre dans Milan à la poursuite du fantôme d'un amour disparu et se retrouve, minuscule, au pied d'un gigantesque immeuble aux premières heures du jour, je marche, et les rares passants s'arrêtent pour me regarder.

Le parc ne sent plus le parfum des fleurs, mais l'humus. Des feuilles s'envolent sous un coup de vent comme une nuée d'étourneaux lumineux, les minuscules éventails jaunes du ginkgo se détachent et tournoient avant de tomber à terre. Je chantonne en moi-même, au rythme de mes pas.

Un peu plus loin, six collégiennes sont affalées, les pieds sur les chaises vert bouteille. L'une d'elles finit de faire ses devoirs, tête baissée, nuque raide au-dessus du cahier, tandis que les autres rient, poussent des exclamations. Éclats de lumière. Des bribes de leurs conversations viennent jusqu'à moi sans que je puisse en saisir le propos: « Putain! », « non?! », la petite brune détourne la tête, écoeuvée du toupet de sa copine, tapant dans ses mains pour mieux marquer sa surprise.

LES MILLE-VIES

Je vais retourner dans l'ombre. Dans le secret de ma vraie vie. Je serai à la fois mon public et mon triomphe. Enfin, la vérité. De cette journée, il restera les images tournées, les mots que j'en dirai lors des interviews, et pourtant on n'en connaîtra rien. De ma vie on ne connaîtra que les rôles, alors que dès demain je me débrouillerai sans eux.

Ils vont retourner aux oubliettes, jusqu'à la prochaine fois.

Et dès demain je commencerai à leur manquer.

Je me couche. J'entends vaguement les bruits rares de la ville et je me sens apaisée d'être chez moi, apaisée d'être dans mon lit, et heureuse de savoir que dans quelques heures, demain, tout recommence, et je me sens joyeuse.

Quelque chose résiste : la vie.

Je ferme les yeux.

